

BOXING PARADISE



un spectacle de
Corine Miret et Stéphane Olry – La Revue Éclair

Troisième et dernière étape d'une exploration des clubs de sports de combat en Seine-Saint-Denis

CRÉATION
du 28 septembre au 7 octobre 2018
MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis

Production La Revue Eclair
Coproduction MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis
avec le soutien de la SPEDIDAM.

Service de presse
La Revue Éclair : Philippe Boulet – 06 82 28 00 47 – boulet@tgcdn.com
MC93 : MYRA – Rémi Fort et Jeanne Clavel – 01 40 33 79 13 – myra@myra.fr

BOXING PARADISE

texte et mise en scène, **Stéphane Olry**

vidéo, **Stéphane Olry et Cécile Saint-Paul**

son, **Morgan Marchand**

scénographie, **Bertrand Renard**

lumière, **David Pasquier**

régie, **Caroline Sart**

diffusion vidéo, **Fabrice Chapot**

assistanat, **Julie Haag**

avec **Hervé Falloux** et **Corine Miret**

Production La Revue Eclair

Coproduction MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis. Avec le soutien de la SPEDIDAM.

La Revue Eclair est conventionnée par le Ministère de la Culture-DRAC Ile-de-France et la Région Ile-de-France dans le cadre de la PAC. Ce projet bénéficie d'une résidence de création du Conseil Départemental de la Seine-Saint-Denis du printemps 2015 à l'automne 2018. Remerciements : la ville de Sevrans - La Commune (centre dramatique national - Aubervilliers)

DURÉE

1h30 environ

REPRÉSENTATIONS

du 28 septembre au 7 octobre 2018

ven 28 septembre	20h30
sam 29 septembre	20h30
dim 30 septembre	15h30
mar 02 octobre	19h30
mer 03 octobre	14h30 et 19h30
jeu 04 octobre	19h30
ven 05 octobre	20h30
sam 06 octobre	18h30
dim 07 octobre	15h30

TARIFS

de 9 € à 25 €

RÉSERVATION

auprès de la MC93

par téléphone 01 41 60 72 72, du lundi au vendredi de 11h à 18h

par mail à reservation@mc93.com et sur le site MC93.COM

MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis

9 boulevard Lénine 93000 Bobigny

Métro ligne 5 | Station – Bobigny - Pablo Picasso

Tramway T1 | Station Hôtel-de-ville de Bobigny – Maison de la Culture

Bus 146, 148, 303, 615, 620 | Station Bobigny - Pablo Picasso

Bus 134, 234, 251, 322, 301 | Station Hôtel-de-ville

Du 12 au 14 octobre 2018, dans le cadre des rencontres du Théâtre de la Poudrerie à Sevrans, reprise du spectacle *Mercredi dernier (séance d'initiation à la transformation de soi)*, monologue de Corine Miret inspiré par les interviews des femmes avec qui elle a pratiqué le Kick Boxing pendant un an au Blanc-Mesnil.

Boxing Paradise

La raison du plus fort est toujours la meilleure :

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Jean de La Fontaine – Le loup et l'agneau

Stéphane Olry et Corine Miret pratiquent les arts martiaux et les sports de combat depuis une dizaine d'années. Ce spectacle se nourrit de deux ans d'immersion au sein du Boxing Beats d'Aubervilliers, auprès notamment de jeunes pugilistes qui suivent des séances de soutien scolaire avant l'entraînement. Un corps à corps du théâtre documentaire et de l'autofiction pour lequel La Revue Éclair renoue avec la réalisation vidéo.

Le club de boxe est un théâtre naturel et cinématographique. Depuis les limbes, des voix font écho au récit de la vie du comédien et boxeur Hervé Falloux, reçu par un ange. Son examen de passage vers le paradis devient prétexte à parcourir le pays de l'enfance, à questionner la violence...

•••

Depuis trois ans, je pratique la boxe anglaise au Boxing Beats, club d'Aubervilliers.

Cette pratique de vie est une forme d'écriture. Devenir boxeur est en effet une transformation du corps et du mode de vie, tentative qui serait assez désespérée au vu de mon âge si elle n'avait aussi une visée expérimentale et artistique.

Je filme les entraînements, les compétitions, la vie quotidienne du club.

J'y anime enfin tous les mercredis un groupe de soutien scolaire suivi par les enfants qui boxent dans le club.

J'ai accumulé ainsi mon matériau d'écriture.

J'ai été rejoint dans les entraînements de boxe par mon camarade Hervé Falloux, comédien avec qui me lie une longue complicité. Son histoire – sa lutte conte une maladie qui aurait pu lui être fatale – et la mienne – la rencontre avec les jeunes boxeuses et boxeurs qui se préparent pour leurs premiers combats – se mêlent dans la fiction que j'ai écrite.

Le spectacle se tient au bord du ring et de la vie.

Boxing Paradise

Dans la fiction que j'ai écrite, la salle de boxe est une métaphore des limbes.

Un ange, gardien de l'au-delà, accueille un auteur à l'orée de la vie et de la mort. "Je ne voyais pas les choses comme ça", s'étonne le boxeur. L'ange lui répond que le paradis prend la forme de ce qu'on a désiré le plus durant sa vie, consciemment ou non. Dans son cas, c'est un club de boxe. Il désire revenir sur terre. Ce retour lui sera-t-il autorisé ? Sa vie, résumée dans sa courte carrière de boxeur, sera examinée pour en décider.

Le combat sur un ring auquel il se préparait se trouve finalement remplacé par un autre combat, décisif, contre la maladie qui s'empare de son corps.

Dans la mise en scène de *Boxing Paradise*, je prends le club de boxe comme décor cinématographique, en créant avec Cécile Saint-Paul (vidéaste) et Bertrand Renard (scénographe) une installation formée d'images tournées dans le club de boxe.

Stéphane Olry

Trois ans d'exploration des clubs de sports de combat dans le 93

*Mon métier dans le monde, c'est de le regarder. Le terrain de sport,
c'est un lieu où l'autre, c'est autant que vous-même. A égalité.*
Marguerite Duras

Depuis trois ans nous explorons les clubs de sports de combat en Seine-Saint-Denis.
Deux spectacles issus cette enquête ont déjà été créés.

D'abord ***La tribu des lutteurs***, méditation sur l'ancestral art de lutter accompagnant un entraînement public des Diables Rouges, club de lutte de Bagnolet. Ce spectacle a été présenté sous la forme d'une pièce d'actualité à La Commune (Centre Dramatique National d'Aubervilliers).

Puis ***Mercredi dernier (séance d'initiation à la transformation de soi)*** monologue de Corine Miret inspiré par les interviews des femmes avec qui elle a pratiqué le Kick Boxing pendant un an au Blanc-Mesnil. Obéissant à une commande du théâtre de la Poudrerie à Sevran, ce spectacle joué dans 25 appartements de Seine-Saint-Denis sera repris du 12 au 14 octobre 2018 dans le cadre des rencontres du Théâtre de la Poudrerie à Sevran, rencontres consacrées aux arts participatifs.



photo Stéphane Olry

Postulats

*Il n'est pas de plus grande gloire pour un homme
que de montrer la légèreté de ses pieds et la force de ses bras.*
Homère

Nos spectacles sur les sports de combat sont nourris par notre pratique : de la boxe anglaise pour Stéphane Olry, du Kick Boxing pour Corine Miret. De cette pratique nous avons retiré sur les sports de combats les convictions suivantes :

- Il est peu d'instant où on prend autant en considération autrui que durant un combat. Le mépris pour son adversaire ou son partenaire est immédiatement sanctionné. Cette extrême attention pour autrui qui est le moteur de nos créations théâtrales motive pour l'essentiel notre curiosité pour la pratique des sports de combat.
- Il existe une intelligence, un art, une écriture, une force et une finesse dans l'usage du corps dans le combat à deux. Cette intelligence des corps est précieuse et mérite d'être mise en lumière.
- La violence, l'agressivité, est une des fibres constituant l'être humain. Les sports de combat sont autant d'arts permettant de reconnaître, de connaître, d'appivoiser, de maîtriser, de détourner, de métamorphoser, de sublimer cette pulsion.
- Le seul lieu où le combat répond à des critères d'égalité entre les combattants, (critères objectifs d'expérience, de poids, de durée de l'affrontement, de règles communes) est le champ clos du ring. Hors du ring, il faut bien le constater, la situation est déloyale, défavorable aux plus faibles, voire organisée pour maintenir cet état d'inégalité.
- Tout combat est décisif. En ce sens le boxeur montant sur le ring a beaucoup à voir avec le comédien se produisant sur scène. L'un comme l'autre entrent alors dans une zone de vérité.
- Le débat entre ceux qui croient à la richesse du dissensus, et ceux qui croient au consensus ; entre ceux qui croient aux rapports de force et ceux qui les nient ou les refusent ; entre ceux qui se savent violents et ceux qui se sentent pacifiques – notre vocabulaire indique bien où penche notre cœur – ne sera jamais clos. Et c'est tant mieux pour ceux qui se plaisent à raconter des histoires sur une scène de théâtre !
- Il n'y a pas de combat sans spectateur. Au XVIII^e siècle en Angleterre, ce sont les spectateurs qui tenaient la corde du ring. En cas d'intervention de la police, ils lâchaient la corde et, acteurs comme spectateurs se dispersaient.
- Nul ne peut prétendre être indemne devant le spectacle de la violence, même réglée, sur le ring. Mais nul ne peut prétendre être indifférent : fascination et horreur, répulsion et sidération, plaisir et dégoût, enthousiasme et indignation : tous ces mouvements agitent le grand corps social des spectateurs, et traversent chacun dans son intimité.

Les lieux de l'enquête

*Le mérite se manifeste clairement dans deux cas :
celui du combattant sur un autre combattant, celui du savant sur un autre savant.*
Ibn Al Muqqafa – Kalila et Dimna

Le Boxing Beats

Depuis trois ans, deux fois par semaine, je suis des cours de boxe au Boxing Beats, un club de boxe anglaise situé à Aubervilliers, dans le même ensemble de bâtiments municipaux que Les Labos et la salle de répétition des quatre chemins de La Commune, (Centre dramatique national d'Aubervilliers). Ce club est connu pour son palmarès dans la boxe féminine, notamment au travers de la personnalité de Sarah Ourahmoune, médaillée d'argent aux Jeux Olympiques de Rio, en 2016.
<https://boxingbeats.net/>

Depuis deux ans, tous les mercredis, avec d'autres boxeuses ou boxeurs bénévoles, nous donnons des cours de soutien scolaire aux jeunes venant suivre les cours de boxe éducative. Notre but est d'apprendre aux jeunes à se défendre face à la page blanche. À surmonter la peur de l'échec, la honte de ne pas savoir, à ne pas fuir, procrastiner devant les devoirs à faire, mais à les affronter tranquillement, avec méthode, et sans état d'âme. Comme des boxeuses, comme des boxeurs.

Dans l'esprit de l'entraîneur du club, Saïd Bennajem, le but est de rendre sensible aux gamins venus boxer qu'il s'agit pour eux de cultiver – tant que faire se peut – autant leur esprit que leur corps – à supposer (c'est moi qui l'ajoute) qu'il y ait une séparation entre les deux.

Depuis deux ans, avec mes camarades du soutien scolaire, nous sommes parvenus à établir des liens de confiance qui nous permettent de mieux appréhender la vie de ces jeunes.

Corine Miret et moi avons mené depuis la rentrée scolaire 2017 une enquête auprès d'eux sur la violence, ou plutôt sur ce qu'ils ressentent comme violent.

C'est en tant que nouveaux pratiquants de sport de combat que nous souhaitons les observer, et partager avec eux nos interrogations : c'est à dire en tant que sportifs invités à développer une pratique raisonnée, lucide, réglée du combat. Nous étions curieux de savoir comment cette pratique modifie leur regard sur la violence ordinaire, qu'elle soit verbale, institutionnelle, sociale, sexiste, raciste, etc.

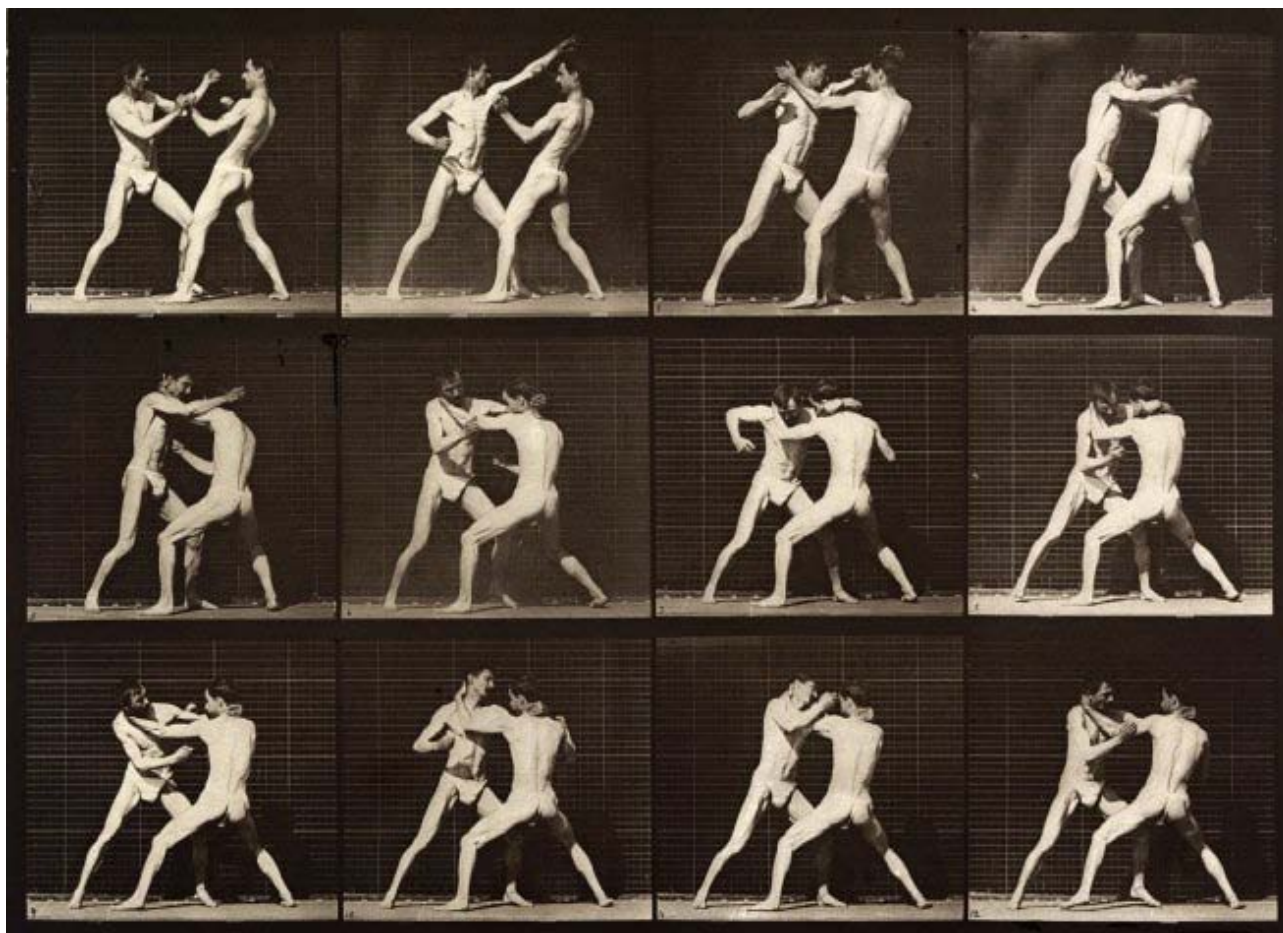
Et c'est certain que, pour tous ceux que Corine et moi avons rencontrés dans les clubs de sports de combats dans le 93, la vie est un combat. Le combat pour la survie sociale : avoir des papiers, trouver un logement, conserver un travail, un revenu, tout cela est problématique et rien n'est donné ni gagné facilement.

Nous nous proposons, au travers du prisme des sports de combat, d'interroger la place de la violence sociale, qui marque et stigmatise d'autant plus profondément qu'elle semble invisible, banale, et qui peut être normale et légitime. Nous souhaitons aussi, car ces enfants ne sont pas des anges, interroger la violence qu'ils s'infligent parfois mutuellement. Nous espérons enfin découvrir les ruses, les pas de côté, les feintes qu'ils emploient pour se préserver.

La question de la violence est connexe à celle de l'injustice : c'est la question éternelle du pouvoir et de sa légitimité, thème d'actualité depuis quelques millénaires sur les scènes de théâtre !

Images et sons

*Durant ces quelques secondes qui filent comme l'éclair,
où il se passe bien plus de choses que l'œil peut absorber, pour ne rien dire de ce que la conscience peut verbaliser.*
Joyce Carol Oates – De la boxe



L'histoire de la boxe et l'histoire du cinéma ont parties liées depuis l'origine du septième art. Le dispositif du ring éclairé de manière crue permettait de filmer les combats dès les premières années du cinéma. Les combats du début du XX^e siècle sont beaucoup mieux documentés cinématographiquement que, par exemple, les chorégraphies de la même période. Un club de boxe est un décor éminemment cinématographique, et beaucoup, grâce au cinéma, savent à quoi il ressemble sans y avoir jamais mis les pieds.

L'entraînement est une fabrique d'un corps esthétiquement normé, destiné à un usage précis, le combat à mains nues sur un espace de six mètres sur six, durant des rounds de deux ou trois minutes.

Dans les clubs, on rencontre des spectateurs venus assister à l'entraînement, dessiner, photographier, ou filmer les boxeurs. Les boxeuses et les boxeurs ont donc l'habitude de montrer leur corps en public et ne sont pas perturbés par le regard qu'on pose dessus.

... / ...

Les jeunes ont aussi un grand appétit de filmer, de photographier, ou d'être filmés ou photographiés dans ce cadre spécifique. Depuis que je viens au Boxing Beats j'ai pris l'habitude de filmer les entrainements. C'est ce matériau que nous avons utilisé pour la mise en scène de notre spectacle.

Aussi, un entrainement de boxe constitue une succession rythmée d'activités collectives qui produit un scénario sonore très varié. C'est déjà une sorte de partition de musique concrète avec ses crescendos, ses solis, ses fortissimos etc. Nous travaillons ce matériau sonore comme bande son du spectacle.

Enfin, sur un sujet aussi autobiographique que celui-ci, il nous paraissait indispensable d'avoir sur le plateau ceux dont l'histoire est plus ou moins racontée sur scène. Donc, Hervé Falloux, qui incarne le boxeur se présentant dans les limbes, et Corine Miret, qui joue le rôle de l'ange gardien, elle qui a traversé toute l'exploration que nous menons depuis trois ans dans les salles de sports de combat en Seine-Saint-Denis.



photo Stéphane Olry

Entretien

« Bouge ta tête, bon sang ! C'est pas un sac que tu as en face de toi, Louie, c'est un homme ! Combien de fois il faut que je te dise qu'il te faut penser. Penser ! C'est avec sa tête qu'on boxe. » Et pourtant chacun sait intimement pour en avoir souffert dans sa chair qu'on a guère le temps de prendre du recul sur le ring où tout se joue aux réflexes, en quelques fractions de secondes. La tête est dans le corps, et le corps dans la tête. Boxer, c'est un peu comme jouer aux échecs avec ses tripes.

Loïc Wacquant – Corps et âme

Quand et comment avez-vous rencontré la pratique des sports de combat ?

Corine Miret : Il y a une dizaine d'années, j'avais arrêté la danse (j'étais danseuse) et j'avais envie d'essayer un sport de combat. J'aimais beaucoup les danses à deux et je me suis dit que ce dialogue entre deux corps se trouve aussi dans les sports de combat : un rapport d'altérité mais dans un affrontement. Ça je ne l'avais jamais expérimenté : en danse on apprend à être avec et pas contre à priori. J'ai alors connu un professeur de boxe française extraordinaire, à Montreuil, qui m'a affirmé : « Il y a deux choses qu'il faut absolument faire dans la vie, c'est monter sur scène et monter sur un ring ! Là tu es face à la vérité, tu ne peux pas t'échapper ». Il était aussi réalisateur de films. J'ai pratiqué la boxe française en loisir, jamais en compétition parce que je m'étais blessée en dansant - et à l'âge où je commençais je ne pouvais plus faire de la compétition. J'ai trouvé vraiment instructif, pour la première fois de ma vie, de donner des coups, prendre des coups et voir l'effet que ça produit. J'ai pratiqué pendant deux ans, puis j'ai arrêté et j'ai repris occasionnellement.

Stéphane Olry : J'ai deux amies qui faisaient du tai-chi, pour moi c'était pour des gens entre deux âges qui mangent des carottes et qui font des mouvements très lents face au soleil levant... bref, tout à fait ridicule ! Elles m'ont expliqué que c'était un art martial et je me rappelle, très simplement, elles m'ont dit : « essaye de me donner un coup, tu n'y arriveras pas ». Et effectivement, j'ai compris. Réellement, j'ai senti que c'étaient des filles qui étaient capables de se défendre et j'ai trouvé ça très utile d'apprendre ce côté guerrier parce que moi j'ai toujours été un peu désarmé face à ce genre de situations. J'ai alors pratiqué une forme de tai-chi relativement martiale qui est le Wudang. Puis j'ai observé Corine à la boxe française et je me suis dit : c'est quand même bien quand les coups sont portés et j'ai eu envie d'essayer. Je fais du tai-chi depuis dix ans et de la boxe depuis trois ans.

D'où l'idée de produire des spectacles sur les arts de combats ?

C.M. : Avec le conseil départemental de la Seine-Saint-Denis, nous réfléchissions à un projet sur le territoire de ce département. Après cette expérience-là, nous

nous sommes dit qu'il serait intéressant de travailler sur les sports de combat, sur ce rapport du corps à corps, ce dialogue non verbal. Parmi les sports de combat, nous avons choisi la lutte, sur laquelle nous avons créé le premier volet de cette trilogie (*La tribu des lutteurs*) et la boxe qui fournit le contexte des deux autres volets (*Mercredi dernier* et *Boxing Paradise*). Au départ, il y a donc cette envie de nous attacher - et moi je viens de la danse - à cette forme de connaissance de l'autre qui ne passe pas par le verbe, c'est quelque chose qui nous semble fondamental. Et puis, dans les sports de combats, il y a ce moment décisif qui a beaucoup à voir avec le théâtre, où on monte sur le ring pour gagner ou pour perdre. Cet enjeu évoque de très près celui du comédien qui rentre en scène.

Vous avez multiplié les expériences d'ateliers et de résidences en Seine-Saint-Denis tout en étant tous les deux parisiens. Qu'est-ce qui motive votre choix de travailler sur ce terrain là ?

C.M. : Au tout début c'était un hasard : il y a quelques années le Conseil Départemental nous a proposé de faire une résidence de création dans un collège à Bondy, pendant un an. Nous y avons travaillé à trois, avec le compositeur Jean-Christophe Marti, sur notre spectacle *Tu oublieras Henriette*. Nous y allions une semaine par mois et nous retrouvions une classe spécifique de quatrième avec laquelle nous partagions nos pratiques. Moi la danse, Jean-Christophe le piano, et Stéphane le travail de clown plutôt. Et il faut dire qu'il y avait chez ces jeunes une vitalité extraordinaire, une très forte impression qui suggère : « l'avenir est là ! ». À la suite de cette expérience, nous avons maintenu de bons contacts au Conseil Départemental, puis avec le Théâtre de la Commune à Aubervilliers et la MC93 à Bobigny. Nous avons envie de continuer à travailler sur ce territoire. De plus, concernant les sports, il y a en Seine-Saint-Denis beaucoup de clubs et notamment certains avec des femmes sportives d'élite. Il y a là quelque chose de puissant et des gens qui se battent dans tous les sens du terme.

S.O. : Le spectacle qu'on a créé avec les jeunes du collège, qui a été joué une seule fois au Théâtre de l'Échangeur à Bagnole, pour moi fait partie des meilleures choses qu'on ait faites. Quand ça nous plaît, on continue. C'est un territoire en mutation, plein de paradoxes.

Quel est votre bilan aujourd'hui de ce dépaysement urbain et social ?

S.O. : Nous avons surtout fréquenté les clubs de sport, rencontré des entraîneurs, des sportifs et là le bilan est extraordinaire : d'abord nous avons rencontré deux coproducteurs, ce sont le club de lutte les Diables Rouges à Bagnolet et le Boxing Beats à Aubervilliers. Et dans les deux cas, il faut voir comment nous avons été accueillis, la curiosité et l'engagement dont nos interlocuteurs ont fait preuve, de quelle manière ils se sont déplacés dans leurs certitudes - je ne sais pas si on parle là de valeurs sportives - mais si le monde entier pouvait s'en inspirer... Et je ne parle pas seulement de l'encadrement de ces deux clubs mais également des sportifs qui ont été très disponibles et patients alors que leur temps est très précieux : le temps d'une carrière sportive est court, le temps de l'entraînement est toujours pris sur le travail et aménager des activités artistiques en plus pour elles et eux est compliqué.

C.M. : La Seine-Saint-Denis, clairement ça n'est pas notre monde, nous sommes à un endroit, les personnes que nous avons rencontrées viennent d'un autre endroit, mais ce qui est fascinant c'est que la rencontre est possible même si on est différent. C'était particulièrement frappant pour moi quand je suis allée au Blanc-Mesnil pour créer *Mercredi dernier*. Je me suis retrouvée dans des clubs non mixtes de femmes qui se voilent après le cours et je me suis demandé les premières fois : est-ce que je reste ? La religion, quelle qu'elle soit, m'a toujours repoussée mais j'ai décidé de persévérer. Et c'est là que tous les à priori tombent - beaucoup en tous cas. Des à priori qui sont démentis par la rencontre, tout bêtement, par le fait de se connaître mieux, d'avoir pratiqué ensemble, d'avoir échangé, vécu des moments communs. On se dit tout à coup que même si on a des histoires très différentes, des milieux sociaux très différents, mêmes si je ne suis pas « issue de l'immigration », on peut se rencontrer, c'est ça que je trouve fascinant. Ce que ces femmes m'ont raconté, j'aurais pu aussi le raconter parfois, on trouve des proximités incroyables et ça c'est merveilleux !

Quel genre de rencontres se produit sur un ring ?

S.O. : Ce qui est bien dans les sports de combats c'est qu'on ne peut pas trop se payer de mots. Et on sait assez vite quel est son niveau ! Ça clarifie beaucoup les choses dans les relations ! Quand on met les gants contre quelqu'un, on est obligé de le prendre en considération totalement. De la pointe des pieds jusqu'au sommet du crâne : c'est rare de prendre quelqu'un en considération autant que ça. La personne en face est vraiment « assurée de notre plus haute considération » parce que si on détourne le

regard on s'en prend une ! Et, c'est incroyable, quand on boxe contre quelqu'un, chacun a des manières d'être complètement différentes et qui ne sont pas forcément perceptibles avant ce moment-là. Ce qui peut se révéler là de certaines personnes est très étonnant et du point de vue de la rencontre extrêmement riche. Et on y est forcé : le dispositif du ring fait qu'on ne peut pas se réfugier derrière ses préjugés sociaux, derrière ses acquis, derrière une analyse intellectuelle, etc. On est tous au même niveau, il y a là quelque chose de très démocratique et ça c'est appréciable.

À travers vos spectacles vous explorez des formes singulières de représentation : visite guidée, conférence, situation réelle organisée sur le plateau, représentation en appartements... Selon vous qu'est-ce qui « fait théâtre » ?

C.M. : Pour répondre, je ne dirais pas « théâtre » mais plutôt « spectacle » parce que pour moi la différence entre théâtre, danse, musique n'est pas essentielle de ce point de vue, ce sont juste des catégories. Ce qui importe c'est l'idée de spectacle et ce qui fait spectacle c'est le rendez-vous. C'est-à-dire que nous nous sommes là et les spectateurs à qui le rendez-vous a été donné sont là, à une heure donnée pour une durée donnée. Et c'est ça qui fait qu'il y a spectacle ou représentation. Et comme l'indique ce terme ça veut dire qu'on re-présente cette chose chaque jour en présence de personnes différentes. C'est un lieu, une date, un rendez-vous.

S.O. : Et pour pousser ce concept dans ses limites, aux débuts de *La Revue Éclair* nous avons édité des manifestes où nous cherchions à déterminer quelle était la « plus petite quantité de spectacle » possible ! Et nous avons envisagé : le noir et le silence, une lumière s'allume et puis s'éteint. Bon, on est déjà devant une forme de spectacle ! Mais c'est parce qu'il y a eu rendez-vous. Si la lumière s'allume puis s'éteint, mais qu'il n'y a pas eu de rendez-vous, on peut appeler ça une œuvre plastique. Donc il y a spectacle s'il y a rendez-vous avec un début et une fin, je pense que ça c'est important. Mais pour faire spectacle - pour nous du moins, il n'y a pas besoin de gens sur scène, ils n'ont pas besoin de parler forcément, pas besoin de danser non plus, pour moi il n'y a pas besoin de talent particulier, ni de virtuosité, mais en même temps je pense qu'il y a quelque chose qui est pensé, prémédité parce qu'il y a rendez-vous.

Après, ce qui est compliqué c'est que les formes de spectacle mutent et il n'en reste rien à la fin. De tout ça il ne restera rien et ça me plaît beaucoup comme idée parce que de toutes façons c'est ce qui va nous arriver à tous que je sache ! Ce qui reste est dans la mémoire des gens, c'est ce qu'on va en dire. Et pour en revenir à cette idée de rendez-vous, il importe aussi

d'être clair sur la proposition que constitue ce rendez-vous. Le spectateur doit savoir, sans gâcher la surprise, à quel genre de chose il peut s'attendre.

Ce qui caractérise votre travail, dans le champ du théâtre documentaire, c'est toujours une implication personnelle dans ce que vous représentez. On sait quand on vient voir un spectacle de *La Revue Éclair*, que l'on va aussi avoir de vos nouvelles. De quel ordre seront-elles cette fois-ci ?!

C.M. : Cette fois-ci la principale incursion de la réalité dans notre travail vient du côté de notre ami, le comédien Hervé Falloux, avec qui nous avons très souvent travaillé. Hervé suivait les entraînements au Boxing Beats avec Stéphane et, naturellement, nous l'avions convié à se joindre au projet dès ses prémices. Mais Hervé s'est retrouvé à mener un autre combat : contre la maladie et a dû provisoirement arrêter la boxe. Nous avons décidé ensemble d'évoquer son histoire dans l'écriture du spectacle, de manière plus ou moins métaphorique. Par ailleurs, on entendra également dans le spectacle des extraits du blog de Stéphane, mais qui ne seront pas forcément identifiés comme tels. (<http://lecercle.larevueclair.org/blog/fil-rouge>)

***La Revue Éclair* a réalisé et diffusé de nombreuses vidéos de création dans les années 80. Vous renouez pour ce spectacle avec l'une de vos anciennes pratiques artistiques...**

S.O. : La boxe se passe à un endroit où le verbe n'est pas primordial. Si les gens font de la boxe c'est aussi parce qu'on peut s'y passer de parler, autrement ils feraient du théâtre ! C'est un langage du corps. Les interviews recueillies sont très bonnes mais parfois on tombe sur des gamins qui s'expriment plus naturellement par leurs gestes, leurs attitudes, par des rythmes, par des manières qui ne sont saisissables que par l'image. Et puis, il y a cet aspect très cohérent et cinématographique du club de boxe où les choses se posent naturellement pour entrer dans l'image.

C.M. : En plus les sportifs ont l'habitude qu'il y ait tout le temps des gens qui prennent des photos et qui filment. Quand on arrive dans un club de boxe ou de sport avec une caméra, sa place est tout de suite trouvée, on a une légitimité. Les sportifs en ont vraiment l'habitude, ils sont très à l'aise avec ça, beaucoup plus que des comédiens !

Propos recueillis par Tony Abdo-Hanna, pour la MC93. Mars 2018.



photo Stéphane Olry

La Revue Éclair

Historique de la compagnie aux travers de certains de ses spectacles

À sa création en 1988, La Revue Éclair organisait des soirées de spectacles de formes brèves dans des lieux non théâtraux. Elle a ensuite élargi son activité à la production de vidéos de création, puis à la production de spectacles.

En 1997, Corine Miret et Stéphane Olry signent leur premier spectacle en commun : **Des Voix dans la Maison d'Orient**. Ils en confient la mise en scène à Xavier Marchand. Ce spectacle écrit à partir des objets rapportés par des réfugiés du Proche-Orient est présenté d'abord au Théâtre des Bernardines à Marseille, puis au Théâtre de l'Échangeur (Bagnolet).

En 1999, est présenté la première de **Nous avons fait un bon voyage, mais** de Stéphane Olry et Corine Miret. Prenant la forme d'une conférence sur une collection de cartes postales trouvées, le spectacle, présenté au Théâtre de la Cité Internationale (Paris), a été joué cent soixante fois en France et à l'étranger ces vingt dernières années.

La Revue Éclair crée en octobre 2002, **La Vita Alessandrina Avant Projet Définitif** de Stéphane Olry, mis en scène par Xavier Marchand, joué au Théâtre de la Cité Internationale dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Ultime réunion de présentation d'un ambitieux projet culturel (construire une tour où seraient rassemblés les 1000 souvenirs de l'auteur concernant le Proche-Orient), **La Vita Alessandrina** est inspiré par la figure de Bernard de Zogheb, dandy d'Alexandrie qui écrit douze opéras en italien macaronique sur des airs de variété.

En juin 2004, après avoir retrouvé dans un coffre les archives de son grand-père, officier de cavalerie, Stéphane Olry écrit le récit de ses investigations dans ces archives et la mémoire du XX^e siècle de sa famille paternelle. **La Chambre noire** est créé à la Villa Gillet à Lyon, dans une mise en scène de Corine Miret.

Lors de cette même résidence à Lyon, Corine Miret crée son premier solo dansé **Eniroc Terim** sous une forme de questionnement autobiographique : que reste-t-il d'une expérience de 30 ans de pratique des danses classique, contemporaine et baroque ?

Le **Mercredi 12 mai 1976**, les footballeurs de l'équipe de Saint-Étienne affrontaient à Glasgow le Bayern de Munich en finale de la coupe des clubs champions. Ce spectacle, écrit par Corine Miret et Stéphane Olry, créé en juin 2005 à la Comédie de Saint-Étienne, explore ce lieu de mémoire au travers des témoignages des supporters des Verts.

En 2006, Yves Chevallier est nommé directeur du Château de La Roche- Guyon. Il invite La Revue Eclair à y résider. Plusieurs spectacles seront créés les années suivantes dans ce cadre insolite.

Le premier, **Treize semaines de vertu**, est écrit par Stéphane Olry inspiré par un chapitre des mémoires de Benjamin Franklin où ce dernier raconte avoir inventé un exercice de treize semaines pour devenir vertueux. Stéphane Olry décide de pratiquer cet exercice. Le spectacle, compte-rendu de ce voyage de trois mois au pays de la vertu, a été repris aux Archives Nationales dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, en 2007.

En 2009 et 2010 Sandrine Buring et Stéphane Olry se rendent régulièrement à l'hôpital pour enfants polyhandicapés de La Roche-Guyon. De la rencontre avec ces enfants énigmatiques, dénués de parole et de capacité de mouvement est né un spectacle sous forme de diptyque : **Hic Sunt Leones, là-bas, il y a des lions**, texte de Stéphane Olry et **Ch(ose)** solo de danse de Sandrine Buring.

Le diptyque formé par ces deux spectacles a été présenté à La Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon dans le cadre de la 66^e édition du festival d'Avignon. En 2015, la traduction anglaise **D(are) + Here be lions** a été porté sur la scène du Coronet à Londres, dans le cadre de Theatre of Europe.

Thierry Roisin, directeur de la Comédie de Béthune nous invite en 2008 à créer un spectacle inspiré par le "territoire du théâtre". Corine Miret décide alors de partir seule dans un village de l'Artois. Elle rompt tous ses contacts avec Paris, et pendant sept semaines, elle observe les rencontres qu'elle fait dans les lieux publics. **Un voyage d'hiver est** écrit par Stéphane Olry à partir de ses récits de cette expérience.

... / ...

En 2009, La Revue Éclair envoie sept arpenteurs marcher le long du méridien de Paris entre Dunkerque et Barcelone sur les traces des astronomes Delambre et Méchain qui l'arpentèrent durant la Révolution Française afin d'en déduire la dimension du mètre universel. **Les Arpenteurs**, écrit par Stéphane Olry est créé au Théâtre de l'Aquarium, à Paris en novembre 2011.

MFK Fisher n'a écrit que sur la nourriture, la cuisine, la gastronomie. **Une mariée à Dijon** raconte deux rencontres décisives pour cette auteure avec un serveur du restaurant « Les trois faisans » à Dijon. Le spectacle prend la forme d'un repas où sont conviés les spectateurs. Il a été créé à l'Échangeur à Bagnolet en janvier 2014 et repris à la Scène Thélème en 2017.

Entre 2011 et 2014, Stéphane Olry tient le journal de ses dialogues quotidiens avec une jeune femme rencontrée à une terrasse de café. Le contrat de leur relation est de n'échanger jamais adresse internet ou numéro de téléphone, mais de se fixer des rendez-vous par cartes postales. Le texte de ce journal est traversé par celui de Casanova et de son plus grand amour : Henriette, rencontrée alors qu'elle fuyait sa famille habillée en soldat. **Tu oublieras aussi Henriette** a été créé à l'Échangeur à Bagnolet.

Pendant trois ans, La Revue Éclair a été associée au Théâtre de l'Aquarium pour un projet d'exploration du bois de Vincennes. La Revue Éclair a invité quatre artistes à habiter successivement une saison chacun dans le studio du Théâtre de l'Aquarium : Johnny Lebigot (plasticien), Jean-Christophe Marti (compositeur), Corine Miret (chorégraphe), Stéphane Olry (auteur). À l'issue de leur habitation, ils sont chacun produit une œuvre : installation plastique pour l'un, drag requiem pour l'autre, promenades en intérieur et en extérieur pour la troisième... **Les Habitants du bois**, feuilleton théâtral en sept chroniques fantasques écrit par Stéphane Olry a clôturé l'ensemble du cycle en avril 2017.

En 2016 en réponse à une commande de la Commune (CDN d'Aubervilliers), Stéphane Olry et Corine Miret ont imaginé de déplacer un entraînement des lutteurs des Diables Rouges (club de Bagnolet) sur le plateau du théâtre, accompagné d'un monologue de Corine Miret **La Tribu des Lutteurs**.

En 2017, après un an de pratique du Kick Boxing dans un club de femmes au Blanc-Mesnil, Corine Miret a écrit **Mercredi dernier**, mis en scène par Stéphane Olry. Ce solo est présenté avec le Théâtre de la Poudrerie à Sevran dans 25 appartements de Seine-Saint-Denis.

Récemment, les Éditions de l'Œil ont publié trois textes de Stéphane Olry :

Créer c'est collaborer, pamphlet autobiographique sur le refus du travail.

La lecture ce vice impuni, série de monologues inspirés par une enquête sur les pratiques de lecture des habitants de La Roche-Guyon.

Tu oublieras aussi Henriette, journal d'une rencontre à une terrasse de café.

Stéphane Olry



J'ai créé mes premiers spectacles à 16 ans. Avec mes amis de lycée, j'ai écrit et mis en scène des créations mêlant théâtre, rock et vidéo.

J'ai alors 18 ans, le groupe que je dirige s'appelle Extincteur. Nos spectacles sont joués à l'espace Cardin, à l'usine Pali-Kao, au théâtre de la Bastille, ainsi qu'à l'étranger. Sous l'influence des rencontres avec les artistes se produisant à l'usine Pali-Kao (lieu alternatif où Extincteur demeure durant deux ans), nos spectacles intègrent une dimension de performance et de danse.

En 1987, j'ai monté *Le septième tigre du Bengale* au Théâtre des Bouffes du Nord dans le cadre du Printemps du théâtre.

Au début des années 90, lassé de travailler dans des salles obscures, désireux de regarder le monde au dehors, je m'éloigne du théâtre. J'acquiers un caméscope et réalise des vidéos de création présentées dans des festivals, dans des Centres d'Art Contemporain, ou sur des chaînes de télévision.

En 1995, j'obtiens avec Corine Miret une bourse de La Villa Médicis Hors les Murs pour tourner avec elle des *Cartes Postales Vidéo* au Proche-Orient. Mes voyages depuis me ramènent régulièrement dans cette région du monde.



En 1992, je travaille pour la première fois comme comédien aux côtés de Jean-Marie Patte dans *L'enfant bâtard* de Bruno Bayen au Théâtre de l'Odéon. Cette expérience privilégiée me donne le goût du jeu. J'écris et mets en scène avec Corine Miret des spectacles basés sur des enquêtes ou témoignant d'expérience de vie.

Depuis *Nous avons fait un bon voyage, mais*, conférence sur une collection de cartes postales trouvée, (bénéficiaire d'une bourse d'écriture de la SACD), j'ai écrit avec Corine Miret une douzaine de spectacles joués à Paris, en province et à l'étranger. <http://larevueclair.org/historique>

Treize semaines de vertu, journal de mon exercice de treize semaines pour devenir vertueux a été publié aux Éditions de l'Amandier.

Hic sunt leones, conte imaginé à partir d'une résidence à l'hôpital pour enfants polyhandicapés de La Roche-Guyon a été publié chez le même éditeur. Sa traduction en anglais par Neil Bartlett a été publiée aux Éditions Oberon.

Les Éditions de l'Œil ont publiée en 2016 trois de mes ouvrages : *Créer, c'est collaborer*, *La lecture ce vice impuni*, et *Tu oublieras aussi Henriette*.

Corine Miret



À 5 ans, j'habite Pithiviers : je vais à l'école de danse des Chamois, aux cours de l'ASSU gym du collège, au club théâtre du lycée ; mes parents m'accompagnent aux stages du Groupe Chorégraphique d'Orléans dans les années 1970 et à des cours de danse classique à Paris.

Je passe mon bac en 1980, je monte vivre à la capitale. Je commence des études de pharmacie tout en suivant des cours de danse au Centre de danse du Marais, à la Ménagerie de Verre, au Centre Sportif Universitaire de Sarrailh.

En 1986, le diplôme de pharmacienne en poche, je me consacre à ce que je veux faire : danser. Je passe des auditions et commence à travailler avec Quentin Rouillier, puis Andy Degroat, Jean-Michel Agius, Bernard Glandier, Isabelle Cavoit, Christian Bourigault, en danse contemporaine. J'apprends à déchiffrer les partitions de danse baroque du XVIII^e siècle avec Ris et Danceries

(Francine Lancelot et François Raffinot). Je danse au sein de la compagnie dans des opéras-ballets et chorégraphies. Je continue avec Marie-Geneviève Massé, Ana Yepes, Natalie van Parys et Béatrice Massin.

En 1994, je commence à tourner des cartes postales vidéos avec Stéphane Olry en France, en Europe et au Proche-Orient. Nous organisons des diffusions en appartement de films d'artistes contemporains lors de Thés-Vidéos.

Nous créons ensuite de nombreux spectacles à partir de recherches d'archives, de pratiques de vie, en collaborant régulièrement avec d'autres artistes. Citons entre autres : *Nous avons fait un bon voyage, mais* ; *Les salons de lecture* ; *La Vita Alessandrina* ; *Mercredi 12 mai 1976* ; *Un voyage d'hiver* ; *Hic sunt leones* ; *Les Arpenteurs* ; *Tu oublieras aussi Henriette* ; *Une mariée à Dijon* ; *La Tribu des lutteurs* ; *Mercredi dernier*.



Grâce à une bourse de la Fondation Beaumarchais, je crée en 2004 un solo de danse contemporaine, *Eniroc Terim*, autoportrait dansé.

Hervé Falloux



1978, BAC en poche, après une année de terminale agitée, illuminée par la pratique du billard américain et du théâtre à l'atelier du lycée, je quitte ma province pour m'inscrire en histoire à la Sorbonne et au cours Florent.

1980, je suis admis à l'ENSATT (rue Blanche) je ne mettrai donc plus les pieds à la Sorbonne, les historiens se passeront de moi et moi d'eux. Mon véritable apprentissage du théâtre commence cette année-là sous la direction de Marcel Bozonnet, Brigitte Jaques, Roland Monod, Jean-Christian Grinevald...

1981, je joue dans ma première pièce « professionnelle » : *Thérèse Raquin* dans l'adaptation et la mise en scène de Raymond Rouleau.

1983, je sors de l'ENSATT, non sans avoir embrassé fougueusement et longuement Kristin Scott Thomas dans notre scène de sortie.

De 1983 à nos jours, Je joue dans une quarantaine de pièces. Je cite dans le désordre : *Peines d'amour perdues* sous la direction de Laurent Pelly à l'Odéon, *Le Chant des Chants* mise en scène Patrick Haggiag toujours à l'Odéon, *Ubu roi* sous la direction de Roland Topor à Chaillot, *BCBG* de Jean Bois à la Criée à Marseille, *Quel petit vélo à guidon chromé* pièce adaptée et mise en scène par Gérard Abéla. Marion Bierry me confie des rôles dans trois de ses mises en scène *Après la pluie*, *Horace*, *l'Aiglon*.

J'adapte *Mars* de Fritz Zorn et demande à Clotilde Ramondou d'en assurer la mise en scène. Je joue le spectacle une centaine de fois à la Ménagerie de verre, au Théâtre Montorgueil, au Théâtre-Paris-villette et en tournée. Clotilde Ramondou me confie le rôle de Tévoida dans *Les perdrix* de Christophe Huysman que nous jouons au Festival d'Avignon, aux Bernardines à Marseille et en tournée. Je suis le collaborateur artistique de Clotilde sur le spectacle *Clients* au Théâtre-Paris-Villette.

De la Cie Extincteur à La Revue Éclair, *Boxing Paradise* sera le cinquième spectacle que je joue sous la direction de Stéphane Olry. Nous nous sommes rencontrés au siècle dernier (en 1985) pour la pièce *El primer magistrado*, puis j'ai joué deux des textes de Stéphane : *Le Gala du grand Théâtre de l'Oklahoma*, *Les Arpenteurs* et une pièce de Jacques Doazan : *Une chambre sans fenêtre*.

Depuis quelques années, je mets en scène des pièces : *Le cœur n'est pas moderne* de Martine Drai à l'Atalante ; *Un privé à Babylone* pièce adaptée du roman éponyme de Richard Brautigan à Avignon; *Sommeil* adaptée d'Haruki Murakami au Théâtre de l'Œuvre, *Cinq jours en mars* de Toshiaki OKada au Théâtre d'Evry...

Parallèlement à mon activité théâtrale il m'arrive de tourner pour le cinéma et la télévision avec des réalisateurs tels que, Eric Rochant, Raoul Ruiz, Benoît Jacquot, Vincent Garenq, Etienne Chatiliez François Favrat, Jean-Paul Salomé, Roschdy Zem... pour le cinéma et Serge Moati, Robert Enrico, Henri Helman, Pierre Boutron, Jérôme Foulon, Pascal Chaumeil, Lucas Belvaux, Bertrand van Effenterre... pour la télévision.